

**Université de Nantes, licence de philosophie**

**2011-2012**

**Charline Loirat**

**Benoît SPINOZA, *Éthique démontrée selon l'ordre géométrique***

**Thème du cours : Formalisme moral et éthique existentielle**

**Professeur : Patrick Lang**

## TABLE DES MATIERES

<b>I DE DIEU .....</b>	<b>4</b>
A/ Le monde est déterminé .....	4
B/ Dieu est la seule substance .....	4
C/ Dieu n'a pas de volonté absolue.....	5
D/ Dieu n'est pas créateur d'un monde extérieur .....	5
E/ Pourquoi l'homme croit-il que Dieu a créé un monde extérieur à lui ?.....	6
<b>II DE L'ESPRIT.....</b>	<b>7</b>
A/ L'homme dans le monde.....	7
B/ L'esprit et le corps.....	8
C/ L'objet de l'esprit .....	9
D/ Les genres de connaissance.....	10
<b>III DES AFFECTS .....</b>	<b>11</b>
A/ Le monde est perfection .....	11
B/ L'homme est perfection .....	12
C/ Pourquoi tristesse si perfection ? .....	13
D/ Le bien et le mal .....	14
<b>IV DE LA SERVITUDE DE L'HOMME.....</b>	<b>15</b>
<b>V DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME.....</b>	<b>18</b>
A/L'homme peut se libérer .....	18
B/ La béatitude.....	19
C/ Les hommes de raison vivent en communauté bienheureux.....	20
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>21</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>22</b>

## INTRODUCTION

Baruch SPINOZA naît le 24 novembre en 1632 dans une famille de juifs portugais. Il fait alors des études poussées dans lesquelles il apprend l'hébreu à travers l'étude de textes religieux comme la Bible et son commentaire, le Talmud. Au cours de sa jeunesse, il apprend le latin auprès de Van Den Enden, libertin érudit. Grâce à ces connaissances des langues, il acquiert un sens critique sur les Écritures saintes, qu'il peut aborder seul et sans influence, et remet en doute leur véracité, les étudie d'une manière rationnelle. Petit à petit, il se forge une conception personnelle de la religion, tout en s'en détachant, dessinant ainsi sa tendance à l'athéisme. Ce détachement vis-à-vis de son éducation religieuse incite sa communauté à l'excommunier en 1656, à la suite de quoi un juif fanatique tente de l'assassiner. Il se retire alors de son lieu natal et consacre sa vie à la construction de ce qui deviendra son système de pensée. Fidèle à ses opinions, il refusera la chaire de philosophie que l'Electeur Palatin lui offre à Heidelberg, alors même qu'il ne gagnait sa vie qu'à son travail en tant que polisseur de verres optiques de lunettes ou microscopes, car il lui aurait fallu laisser de côté son travail d'écriture sur sa philosophie. C'est après une vie en tout point conforme à son éthique qu'il est mort le 21 février 1677. Il vivait de manière irréprochable, paisible, tel un sage en grande cohérence avec ce qu'il prônait dans son *Éthique*, traité posthume, qui a été publié grâce à un ami, Louis Meyer. Les témoignages des personnes l'ayant connu faisaient état d'une attitude en accord avec la joie qu'il tentait de rapporter dans son œuvre comme étant le symbole de la nature humaine pleinement accomplie. L'*Éthique* est un livre qui est démontré selon l'ordre géométrique c'est-à-dire que SPINOZA démontre tout ce qu'il dit à la manière d'EUCLIDE. Cela fait place à une présentation originale de l'ouvrage car il est composé de propositions, de corollaires qui sont d'autres vérités découlant de la proposition précédente, de scolies qui sont des commentaires éclairant le propos car cela permet d'expliquer ce que les démonstrations ne font que prouver. Les scolies permettent de faire les liens entre les démonstrations qui ne sont pas explicites. L'œuvre est hiérarchisée en cinq parties, permettant une continuité dans la pensée de son système.

# I De Dieu

---

Nous commencerons par examiner la nature de Dieu selon SPINOZA. C'est de là que tout part, que son système peut se comprendre.

## A/ Le monde est déterminé

SPINOZA voit l'existence de Dieu comme une nécessité. Effectivement, il faut bien qu'il y ait une première cause à tout ce qui est. Or cette première cause ne peut pas être causée par quelque chose et donc il faut qu'elle se cause elle-même. Mais comment cela peut-il se faire ? SPINOZA explique que cette première cause ne peut se concevoir que parce que son essence porte l'existence nécessaire. L'essence peut se qualifier comme étant ce qui fait qu'un être est comme il est. Il y a donc nécessité de son essence qu'elle existe, c'est ainsi qu'elle s'auto-crée, qu'elle s'autodétermine. Cet être se détermine lui-même. Donc le déterminisme se conçoit comme une nécessité car la première cause ne peut être qu'en se déterminant. Cette première cause, il l'appelle Dieu.

## B/ Dieu est la seule substance

De plus, il est le seul à pouvoir s'autodéterminer, c'est-à-dire la seule substance qui existe ou « ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'autre chose, d'où il faille le former »<sup>1</sup>. SPINOZA démontre que Dieu est la seule substance<sup>2</sup>. Et comme il n'y a pas seulement une chose dans le monde, il est la première cause de tout ce qui est. C'est de lui que tout advient. Tout ce qui est, est inclus dans la nature de Dieu puisque c'est son essence qui fait qu'il crée tout ce qu'il crée. « Et donc l'intellect de Dieu, en tant qu'on le conçoit constituer l'essence de Dieu, est en vérité cause des choses, tant de

---

<sup>1</sup> Cf. SPINOZA, *Éthique*, traduction Bernard Pautrat. Paris, éditions du Seuil. Partie I, définition 3, p. 15

<sup>2</sup> *Eth.*, I, 14, p. 37

leur essence que de leur existence »<sup>3</sup>. C'est lui le monde car c'est de lui que tout est issu, il est tout ce qui se fait. Il est cause entièrement de tout ce qui est, il est donc tout ce qui est.

### **C/ Dieu n'a pas de volonté absolue**

Dieu n'a pas de volonté absolue comme les hommes le prétendent car, comme nous l'avons dit au début, Dieu s'autodétermine. Cela veut dire que c'est son essence qui fait qu'il existe nécessairement. Du fait que c'est nécessaire, on peut en déduire que c'est son essence qui le détermine. Ainsi c'est de son essence que tout advient. Les choses ne pourraient être autrement que ce qu'elles sont donc Dieu n'a pas de volonté absolue. SPINOZA parle de volonté absolue pour mentionner la volonté libre comme l'entend DESCARTES, c'est-à-dire quand je peux ne pas faire ce que je suis en train de faire ou encore que nous sommes libres de vouloir une chose ou une autre sans être déterminés à la vouloir. Or SPINOZA utilise le terme de volonté d'une manière différente. La volonté sera la même chose que l'intellect c'est-à-dire « la faculté par laquelle l'Esprit affirme ou nie la vérité ou la fausseté de quelque chose »<sup>4</sup>. Donc « la volonté et l'intellect sont une seule et même chose »<sup>5</sup>.

### **D/ Dieu n'est pas créateur d'un monde extérieur**

Dieu n'est donc pas créateur d'un monde extérieur à lui-même au sens où il aurait décidé par la volonté de créer le monde. Sa nature même implique l'existence du monde, il est lui-même soumis au déterminisme dans le sens où son essence le détermine, le fait exister. Il s'autodétermine, c'est en cela qu'il est soumis au déterminisme. Donc son essence lui permet de s'autodéterminer et de déterminer tout ce qui est.

---

<sup>3</sup> *Eth.*, I, 17, scolie, p. 49

<sup>4</sup> *Eth.*, II, 48, scolie, p. 185

<sup>5</sup> *Eth.*, II, 48, corollaire, p. 187

## E/ Pourquoi l'homme croit-il que Dieu a créé un monde extérieur à lui ?

Mais alors pourquoi est-ce que nous croyons que Dieu a une volonté absolue et qu'il est créateur du monde en vue d'une fin ?

### 1- *L'homme se croit libre*

La raison en est que l'homme se croit libre. C'est-à-dire qu'il croit qu'il n'est pas déterminé à agir et donc qu'il a une volonté absolue. SPINOZA nous explique que c'est parce que l'homme ne connaît pas les causes qui le déterminent qu'il croit qu'il a une volonté absolue. Ainsi, il croit vouloir absolument parce qu'il croit qu'il pourrait tout aussi bien décider de ne pas faire ce qu'il a fait. Par exemple, il pense qu'il aurait pu tout aussi bien prendre un objet que ne pas le prendre. Effectivement on peut croire cela si on ne sait pas ce qui nous détermine à agir. Ainsi, certains, du fait qu'ils pensent avoir la volonté absolue, se permettent d'en inférer que Dieu aussi a cette volonté absolue, ce que SPINOZA conteste en démontrant selon l'ordre géométrique comment Dieu est sans volonté absolue et lui aussi déterminé.

### 2- *L'homme agit en vue d'une fin*

L'homme se croit libre car il ignore les causes qui le déterminent. Autrement dit, il a bien conscience d'avoir des appétits, des désirs, mais il pense que c'est lui seul qui les détermine car il ignore ce qui déclenche ce désir. En raison de cela, il pense que « tous les hommes agissent selon une fin »<sup>6</sup>, car ils pensent être libres de déterminer eux-mêmes leur fin, leur but. Par le même biais, puisque cela leur semble être un signe de puissance que d'être libre de vouloir, de déterminer leur but, ils assignent cette perfection à Dieu. Ainsi ils croient que Dieu a créé quelque chose d'extérieur à lui dans un but en raison de sa volonté. Cette croyance est renforcée par l'impression qu'ils ont que tout est fourni dans le monde pour les satisfaire parce qu'« ils trouvent en eux et hors d'eux bon nombre de moyens qui contribuent grandement à leur procurer ce qui leur est utile, comme par exemple des yeux pour voir, des dents pour mâcher, des

---

<sup>6</sup> *Eth.*, I, appendice, p. 81

herbes et des animaux pour s'alimenter, un soleil pour éclairer, une mer pour nourrir les poissons, etc. »<sup>7</sup>. C'est d'autant plus illégitime de penser ainsi que nous avons vu que ce n'était pas une perfection de vouloir car cela implique le fait de vouloir quelque chose qui nous manque. Effectivement, comme l'écrit SPINOZA : « Si Dieu agit à cause d'une fin, c'est nécessairement qu'il aspire à quelque chose qui lui manque »<sup>8</sup>.

## II De l'esprit

---

Avant de comprendre ce qui permet d'expliquer plus amplement la cohérence de la doctrine de SPINOZA, nous verrons quelques traits de celle-ci. Nous allons nous focaliser sur l'être humain et ses caractéristiques, sur la manière dont se situe l'homme par rapport à ce monde qui est Dieu.

### A/ L'homme dans le monde

On peut ajouter aux caractéristiques de Dieu qu'il est constitué d'attributs en nombre infini, mais l'homme n'en perçoit que deux, c'est-à-dire la pensée et l'étendue. Ces attributs sont eux-mêmes infinis. Mais comment expliquer la finitude des choses dans le monde, plus particulièrement des hommes, alors que les attributs de Dieu sont tous de nature infinie ? Cela s'explique par le fait que « l'essence de l'homme est constituée par des modifications précises des attributs de Dieu »<sup>9</sup>. En effet, l'homme n'est pas substance car il existe plusieurs hommes, or la substance ne peut être qu'une. Donc il est quelque chose de Dieu, puisque toute chose advient de Dieu, mais il n'est pas infini. Il ne reste que les affections « autrement dit une manière qui exprime la nature de Dieu de manière précise et déterminée »<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> *Eth.*, I, app., p. 81

<sup>8</sup> *Eth.*, I, app., p. 85

<sup>9</sup> *Eth.*, II, 10, coroll., p. 111

<sup>10</sup> *Eth.*, II, 10, dém. du coroll., p. 111

## B/ L'esprit et le corps

Par conséquent, le corps et l'esprit sont une seule et même chose pour SPINOZA puisqu'il n'y a qu'une substance. Autrement dit « l'ordre et l'enchaînement des idées est le même que l'ordre et l'enchaînement des choses »<sup>11</sup>. Effectivement, il a démontré qu'il n'y a qu'une substance et c'est Dieu ; donc l'esprit et le corps ne peuvent pas être chacun une substance et donc ils ne peuvent être que des modes (manières). « La substance pensante et la substance étendue sont une seule et même substance, qui se comprend tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre attribut »<sup>12</sup>. Il y a tout un passage qui montre en quoi cette thèse n'est pas aberrante si, même démontrée, elle ne convainc pas le lecteur. Il dit que le corps suit souvent l'esprit tout comme l'esprit suit le corps. Par exemple pendant le sommeil, le corps se reposant, l'esprit n'a pas non plus la même conscience que lorsqu'il était éveillé<sup>13</sup>. Cela contredit DESCARTES qui dit que l'âme est comme un pilote dans son navire.

Précisons de quelle sorte il faut penser le corps et l'esprit. Comme nous l'avons dit, l'homme ne peut pas être une substance, il est un mode. Cela se traduit ainsi sur le plan de l'esprit et du corps : « Par corps, j'entends une manière qui exprime de manière précise et déterminée, l'essence de Dieu en tant qu'on le considère comme chose étendue »<sup>14</sup>. Cela veut dire que le corps est une manière c'est-à-dire une modification de l'attribut étendue de Dieu. L'esprit est aussi une manière qui exprime d'une manière précise et déterminée l'essence de Dieu en tant qu'on le considère comme chose pensante. C'est l'étant en tant qu'il est chose pensante tout comme le corps est l'étant en tant qu'il est chose étendue. L'idée est ce qui est formé par l'esprit en tant que l'homme est une chose pensante.

---

<sup>11</sup> *Eth.*, II, 7, p. 103

<sup>12</sup> *Eth.*, II, 7, scol., p. 105

<sup>13</sup> *Eth.*, III, 2, scol., p. 207-209

<sup>14</sup> *Eth.*, II, déf. 1, p. 93

## C/ L'objet de l'esprit

Mais à quoi pense l'esprit ? Quel est l'objet des idées de l'esprit ? C'est le corps. L'esprit n'est rien d'autre que l'idée de son corps. C'est ainsi que l'homme se qualifie par le fait d'être conscient de son corps. L'homme est un corps qui a conscience de soi. En effet, puisqu'il n'y a qu'une substance, l'esprit et le corps sont la même chose, autrement dit, ils correspondent à la même substance mais sous un attribut différent comme nous l'avons vu. C'est ainsi que l'ordre des idées est le même que l'ordre des choses dans l'étendue car l'idée comme le corps renvoient à la même chose. L'esprit peut aussi avoir l'idée de soi-même en tant qu'il est l'idée de l'idée du corps. Par conséquent l'homme a conscience de son corps comme il a conscience de son esprit. Il a conscience qu'il a conscience de son corps. Pour préciser, SPINOZA dit qu' « en vérité l'idée de l'esprit, c'est-à-dire l'idée de l'idée, n'est rien d'autre que la forme de l'idée, en tant qu'on considère celle-ci comme manière de penser sans relation à l'objet, car, dès que quelqu'un sait quelque chose, il sait qu'il le sait par là-même qu'il le sait, et en même temps, il sait qu'il sait ce qu'il sait, et ainsi à l'infini »<sup>15</sup>.

Mais il ne faut pas en conclure trop vite que cela veut dire que j'ai une connaissance entière de mon corps. Seulement, c'est du corps que l'homme a une plus grande connaissance. Pourquoi cela ? Parce que le corps est affecté par des choses extérieures qui le modifient. Cela se nomme des affections. L'affect est l'affection du corps avec l'idée de l'affection, c'est-à-dire l'affection en tant que consciemment perçue par l'esprit qui se traduit par des sentiments comme la joie, la tristesse et le désir et tout ce qui se rapporte à ces sentiments. L'affect est aussi l'affection du corps en tant que le corps est modifié par un corps extérieur. Cela est tout à fait cohérent si l'on se souvient que le corps et l'esprit sont la même chose en réalité sous deux attributs différents. Et donc l'affection du corps et l'idée de l'affection du corps sont la même chose. Si l'esprit ne perçoit pas totalement le corps c'est qu'il perçoit le corps en tant qu'il est pourvu d'affections, autrement dit quand il a des connaissances

---

<sup>15</sup> *Eth.*, II, 21, scol., p. 143

inadéquates. C'est ainsi que SPINOZA dit : « Son corps, il ne le perçoit qu'à travers les idées mêmes des affections, et ce n'est également qu'à travers elles qu'il perçoit les corps extérieurs »<sup>16</sup> et « l'esprit ne se connaît pas lui-même, si ce n'est en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps »<sup>17</sup>. « Et par suite, en tant qu'il a ces idées, il n'a ni de lui-même, ni de son propre corps, ni des corps extérieurs une connaissance adéquate, mais seulement une connaissance mutilée et confuse. »<sup>18</sup>

Précisons maintenant ce que SPINOZA entend par connaissance inadéquate, adéquate et à quoi cela renvoie.

## D/ Les genres de connaissance

### *1- La connaissance du premier genre*

La connaissance inadéquate concerne le premier genre de connaissance, si nous pouvons dire que c'est un genre de la connaissance car il concerne autant les idées vraies que les idées fausses et les idées fausses ne sont pas vraiment des connaissances. L'homme acquiert ce genre de connaissance parce qu'il perçoit les choses singulières d'une manière mutilée et confuse par le moyen des sens. Ces perceptions se regroupent pour former une notion universelle. SPINOZA nomme cela « une connaissance par expérience vague »<sup>19</sup>.

### *2- La connaissance du deuxième genre*

La connaissance adéquate appartient au deuxième genre de connaissance comme au troisième genre de connaissance. Elle ne concerne pas les idées fausses comme la connaissance du premier genre. C'est ce genre de connaissance qu'il faudrait acquérir, même s'il est préférable d'acquérir la connaissance du troisième genre.

---

<sup>16</sup> *Eth.*, II, 29, coroll., p. 153

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Eth.*, II, 40, scol. II, p. 169

### 3- Le troisième genre de connaissance

Le troisième genre de connaissance est la science intuitive, c'est-à-dire la connaissance immédiate du lien entre la singularité et le tout c'est-à-dire entre le mode et l'attribut. Et cette connaissance est liée à la connaissance de Dieu, de l'essence de Dieu, du monde. SPINOZA précise que « ce genre de connaître (du troisième genre) procède de l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de Dieu vers la connaissance adéquate de l'essence des choses »<sup>20</sup>.

## III Des affects

---

Nous avons vu que les affects sont les idées des affections du corps en même temps que ces affections du corps. Les affects peuvent soit augmenter soit diminuer la puissance d'agir, c'est ainsi que l'individu est soit conforme à son essence si l'affect est positif, soit non conforme à son essence si l'affect est négatif. En résumé, « par affect, j'entends les affections du corps, qui augmentent ou diminuent, aident ou contrarient, la puissance d'agir de ce corps, et en même temps les idées de ces affections »<sup>21</sup>, mais nous reviendrons sur ce point. Ces affects en tant qu'ils sont l'idée du corps peuvent se traduire en trois affects primaires dont tous les autres découlent. Ils se nomment le désir, la joie et la tristesse. Si l'on traduit ce que l'on a dit ci-dessus sous le mode de l'esprit, la joie est l'affect qui traduit le fait que le corps a une puissance d'exister plus grande qu'avant cette joie et la tristesse traduit le fait que le corps a une puissance d'exister moins grande qu'avant cette tristesse.

### A/ Le monde est perfection

Du fait qu'il n'y a pas de volonté absolue, que tout est déterminé, SPINOZA nous montre qu'il n'y a pas non plus de mal dans le monde, et qu'ainsi le monde est

---

<sup>20</sup> *Eth.*, II, 40, scol., p. 169

<sup>21</sup> *Eth.*, III, déf. 3, p. 203

perfection. Cela se comprend, puisque le monde se crée nécessairement à partir de l'essence de Dieu, ce monde ne pourrait pas être autrement. En conséquence, on ne peut pas comparer ce monde avec un autre qui serait plus parfait. Donc on n'a pas un monde plus ou moins bon, plus ou moins parfait. Ainsi une chose est perfection puisque cette chose ne pourrait pas être autre chose que ce qu'elle est et ainsi ne peut pas être plus parfaite. De plus on peut ajouter que c'est l'existence qui fait la perfection de la chose car si cette chose n'est pas, elle ne peut pas être et donc ne peut pas être perfection. Donc la perfection de l'être procède du fait que son essence inclut son existence.

## B/ L'homme est perfection

Ainsi l'homme est perfection selon l'essence de l'homme. Il est perfection en tant qu'existant comme nous l'avons montré plus haut. Et donc c'est dans la nature de l'homme que de persister dans l'existence puisque cela découle de son essence. L'homme veut ce qui est conforme à sa survie. Comment cela se manifeste-t-il chez l'homme ? Cela se manifeste par le fait qu'il a des désirs. Ces désirs sont conformes à ce qui va lui permettre de persister dans l'exister. SPINOZA dit : « le désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'on la conçoit comme déterminée à faire quelque chose »<sup>22</sup>. Cela veut dire qu'il n'entre rien dans son essence qui soit cause de la destruction de cette chose. L'essence de l'homme, comme d'ailleurs des êtres en général, est purement positive parce que tout est Dieu. Ainsi « quand nous nous efforçons à une chose, quand nous la voulons ou aspirons à elle, ou la désirons, ce n'est jamais parce que nous jugeons qu'une chose est bonne ; mais au contraire, si nous jugeons qu'une chose est bonne, c'est précisément parce que nous nous y efforçons, nous la voulons, ou aspirons à elle ou la désirons »<sup>23</sup>. Ainsi « l'appétit est l'essence même de l'homme en tant qu'elle est déterminée à faire ce qui est utile à sa propre conservation »<sup>24</sup>. Une fois l'objet de son désir atteint, cela s'accompagne d'un sentiment de joie. C'est ce sentiment de joie qui l'incite à faire ce qui est conforme à

---

<sup>22</sup> *Eth.*, III, app. (déf. des affects, I, explication), p. 305

<sup>23</sup> *Eth.*, III, 9, scol., p. 221

<sup>24</sup> *Eth.*, III, app. (déf. des affects, I, expl.), p. 305

ce qui le maintient en vie et qui génère ce désir. Sa nature est ainsi faite que s'il n'avait pas cela, il ne persévérerait pas dans l'existence et ne serait pas. La joie montre que l'homme se rapproche de la conformité avec son essence et donc qu'il passe à une perfection plus grande. C'est pourquoi SPINOZA dit : « Par joie, j'entendrai une passion par laquelle l'esprit passe à une plus grande perfection »<sup>25</sup>. Or si nous ressentons de la joie, c'est que nous ressentons une différence avec ce que nous ressentions avant de ressentir de la joie et donc que nous pouvons ressentir de la tristesse. La tristesse à l'inverse de la joie montre que l'homme est moins conforme à son essence et qu'il passe à une moindre perfection. Par suite, SPINOZA entend « par tristesse une passion par laquelle il passe à une moins grande perfection »<sup>26</sup>. Mais il faut prêter attention à ceci, la joie n'est pas la perfection même, elle témoigne du passage de l'homme à une plus grande perfection. Pour résumer, le désir et le bonheur participent à l'essence de l'homme, c'est ainsi qu'il existe.

### C/ Pourquoi tristesse si perfection ?

Si l'homme peut être plus ou moins conforme à son essence, on a l'impression qu'il peut être plus ou moins parfait. On peut résoudre ce problème en disant que SPINOZA considère qu'un être qui n'est plus exactement conforme à son essence n'est plus vraiment. C'est ainsi qu'il parle de degrés de réalité pour considérer les individus qui sont plus ou moins conformes à leur essence et qui sont, en d'autres termes, plus ou moins heureux. Plus on est heureux c'est-à-dire plus on ressent un sentiment de joie, plus on est conforme à son essence, et plus son être persévère dans l'exister. A *contrario*, plus on est malheureux, c'est-à-dire accompagné d'un sentiment de tristesse, moins on est conforme à son essence et plus sa capacité à persévérer dans l'exister est faible et plus son degré de réalité sera faible. Ce qui corrobore ce que l'on a dit plus haut quand on a considéré que la perfection va de pair avec l'existence. En conséquence, il n'y a pas de degrés de perfection au sens plus ou moins parfait mais

---

<sup>25</sup> *Eth.*, III, 11, scol., p. 223

<sup>26</sup> *Ibid.*

des degrés d'être au sens plus ou moins réel. SPINOZA appelle perfection ce qu'est la réalité. « Par réalité et perfection, j'entends la même chose »<sup>27</sup>.

## D/ Le bien et le mal

Comme nous l'avons vu, nous jugeons bon ce qui nous est utile pour persévérer dans l'exister. Dès lors il n'y a pas vraiment de notion de bien ou de mal car tout est perfection. La notion de mal (et de bien) vient du fait que l'homme croit avoir la volonté absolue, autrement dit qu'il peut choisir entre plusieurs choses ce qu'il veut faire et ainsi il y a entre ces deux choses une qu'il est plus ou moins bon de faire par rapport à lui ou à autre chose. De ce fait on peut dire qu'il y a des choses à faire qui sont bonnes et d'autres mauvaises. Or puisque tout est déterminé, l'homme ne peut pas choisir entre deux choses. C'est ainsi que toute chose est perfection et qu'il n'existe pas de notion de mal ou de bien en soi, en réalité. Les hommes se forment la notion de bien et de mal parce qu'ils se font une image universelle des choses, par exemple une maison, et d'après leur image universelle qu'ils se sont formée à force de voir ces différentes choses du même genre, se souviennent de certaines caractéristiques qui servent de modèles à tout ce qu'ils voient. Ils qualifieront de plus ou moins bonnes les choses qu'ils verront en les comparant avec ce modèle universel. Mais cette notion de bien et de mal ne renvoie à rien dans la réalité, elle est seulement relative à la pensée de l'homme, à l'imagination de l'homme. SPINOZA va redéfinir ces termes de bien et de mal. Il va dire que le bien est l'utile et le mal l'inutile c'est-à-dire que le bien est ce qui permet à l'homme d'augmenter sa puissance d'agir et le mal ce qui permet de diminuer sa puissance d'agir comme le montrent ces paroles : « Par bien, j'entendrai ce que nous savons avec certitude nous être utile »<sup>28</sup>, « et par mal, ce que nous savons avec certitude empêcher que nous possédions un bien »<sup>29</sup>. Si on relie cela avec ce qu'on a dit auparavant, à savoir que l'idée du corps en tant qu'il a

---

<sup>27</sup> *Eth.*, II, déf. 6, p. 95

<sup>28</sup> *Eth.*, IV, déf. 1, p. 343

<sup>29</sup> *Eth.*, IV, déf. 2, p. 343

augmenté ou diminué sa puissance d'agir se traduit par la joie ou la tristesse, « par bien, j'entends ici tout genre de Joie »<sup>30</sup>, « par mal, tout genre de tristesse »<sup>31</sup>.

## IV De la servitude de l'homme

---

Nous verrons par la suite en quoi les affects ont une influence sur la servitude humaine car pour SPINOZA « l'impuissance humaine à maîtriser et à contrarier les affects, je l'appelle servitude ». Pour cela, il va falloir expliquer la manière dont les affects peuvent avoir de l'influence sur notre degré de réalité.

Les affects induisent que l'homme aspire à des choses qui ne font pas forcément augmenter sa puissance d'agir ou fasse des actions qui ne sont pas nécessairement conformes à son essence c'est-à-dire ce qui permet à l'être de persévérer dans l'exister. Pourquoi ? La cause en est que cela induit des idées inadéquates dans l'esprit qui sont parallèles à la modification du corps que l'affect implique car comme nous l'avons dit le corps et l'esprit sont une seule et même chose mais sous un point de vue différent. Cette idée inadéquate découle du fait que nous ne sommes pas maîtres entièrement de ce que nous causons. Si nous ne sommes pas maîtres de ce que nous causons, c'est qu'un affect nous a affectés. Effectivement quand nous sommes affectés, se trouvent modifiés le corps ainsi que l'esprit en tant qu'il a des idées inadéquates. Et la modification qui se produit sur le corps est engendrée aussi bien par la nature du corps qui subit l'affection que par le corps extérieur qui produit l'affection parce que la modification qui s'est opérée n'aurait pas été la même si le corps extérieur avait été autre ainsi que si le corps affecté avait été autre. En cela, le corps extérieur cause en partie ce qui émane de l'individu affecté. Par conséquent nous ne sommes plus la cause efficiente entière de ce qui advient et donc ce n'est pas par notre nature propre que ce désir fut engendré mais aussi par la nature de l'objet extérieur. De ce fait, nous désirons ce qui n'est pas forcément conforme à notre essence car ce désir ou nos actes doivent aussi être conformes à la nature de

---

<sup>30</sup> *Eth.*, III, 39, scol., p. 265

<sup>31</sup> *Ibid.*

l'objet extérieur, c'est ce que l'on appelle pâtir. Ce qui vient d'être dit se résume bien par cette citation : « nous pâtissons lorsqu'il naît en nous quelque chose dont nous ne sommes cause que partielle, c'est-à-dire qui ne peut se déduire des seules lois de notre nature. Donc nous pâtissons en tant que nous sommes une partie de la nature, qui ne peut se concevoir par soi sans les autres »<sup>32</sup>. Ainsi, si l'affect diminue notre puissance d'agir, c'est que nous ne percevons plus uniquement notre corps seul mais imaginons que notre corps n'a plus exactement les propriétés de notre corps mais aussi les propriétés d'un corps extérieur qui nous a affectés. Cela explique le fait que nous pouvons désirer ce qui va à l'encontre de notre essence à cause du fait que nous imaginons. D'où il ressort que notre perfection est diminuée, de même que notre degré de réalité. Ainsi nous pâtissons c'est-à-dire nous agissons sous l'emprise d'un affect et cela s'accompagne d'un sentiment de tristesse « parce que des causes cachées disposent l'imagination de telle sorte, et affectent le corps de telle sorte, que celui-ci revêt une autre nature, contraire à la première, et dont il ne peut y avoir l'idée dans l'esprit »<sup>33</sup>. Mais ce serait une erreur de considérer qu'un affect diminue toujours notre puissance d'agir car il peut s'avérer que par chance ce qui émane de notre corps affecté soit conforme avec notre essence et que cela se traduise par une augmentation de notre degré de réalité s'accompagnant d'un sentiment de joie. Mais cela est toujours une passion car nous ne sommes causes que partielles de ce que nous faisons.

Un autre fait nous montre bien que nous ne sommes maîtres que partiels de nos actions quand nous sommes affectés. Le fait qu'un affect nous affecte produit une modification du corps, dès lors nous n'avons pas produit ce changement dans notre corps. Ainsi nous n'avons pas causé ce qui a produit ce changement et donc nous sommes cause partielle de ce changement. Partielle car nous avons vu que « toutes les manières dont un corps est affecté par un autre corps suivent de la nature du corps affecté, et en même temps de la nature du corps qui l'affecte »<sup>34</sup>. C'est pourquoi l'individu n'est pas entièrement maître de ce qu'il fait car il n'est pas cause efficiente totale de ce qui émane de l'individu mais seulement partielle, c'est en cela que nous

---

<sup>32</sup> *Eth.*, IV, 2, dém., p. 349

<sup>33</sup> *Eth.*, IV, 20, scol., p. 373

<sup>34</sup> *Eth.*, II, lemme 3, ax. 1, p. 123

n'agissons pas mais pâtissons. Or quand nous pâtissons, nous diminuons ou augmentons notre puissance d'agir. Si l'affect diminue sa puissance d'agir, d'autres affects seront plus susceptibles de l'affecter. Par suite plus nous pâtissons, plus nous avons de chances que notre puissance d'agir soit diminuée et ainsi qu'un sentiment de tristesse accompagne ce déclin de la puissance d'agir de l'homme. Ce qui ne favorise pas sa persistance dans l'exister et donc donne à l'individu un degré de réalité plus faible, d'où la diminution de la perfection. À l'inverse quand nous agissons, nous augmentons toujours notre puissance d'agir, c'est-à-dire permettons la persistance de l'exister et donc augmentons notre degré de réalité et atteignons un degré de perfection plus haut, et c'est en cela que l'individu éprouve de la joie. En effet les passions peuvent être positives ou négatives, c'est-à-dire qu'elles permettent soit d'augmenter notre puissance d'agir, soit de la diminuer et donc nous apportent soit de la joie, soit de la tristesse. En contrepartie, les actions sont toujours positives car elles augmentent toujours notre puissance d'agir et donc nous apportent à chaque fois de la joie. Par conséquent, si nous agissons toujours, la joie nous accompagne tout le temps que nous agissons. C'est par ce principe que l'on accède à la béatitude. De plus, SPINOZA nous dit que quand notre puissance d'agir est importante, cela diminue le fait que les affects puissent nous affecter car de cette puissance d'agir, nous avons plus de chance de contrarier les affects des objets extérieurs par d'autres affects. L'explication en est qu'« un affect ne peut être contrarié, ni supprimé que par un affect contraire et plus fort que l'affect à contrarier »<sup>35</sup>. Ainsi plus on agit, plus on est susceptible d'agir de nouveau ; autrement dit nous entrons dans un cercle vertueux qui nous fait prendre conscience qu'il est avantageux d'agir toujours. Mais comment peut-on toujours agir ? Y a-t-il un moyen pour agir toujours ?

---

<sup>35</sup> *Eth.*, IV, 7, p. 353

## V De la liberté de l'homme

---

Nous avons parlé d'idée inadéquate en disant que c'est en cela que nous pâtissons. Mais nous agissons quand notre esprit a des idées adéquates. Or nous avons des idées adéquates lorsque nous comprenons. C'est l'intellect qui fait avoir à l'esprit des idées adéquates. En contrepartie, nous imaginons quand nous avons des idées inadéquates. Et c'est pourquoi nous devons faire usage de notre raison afin de comprendre, autrement dit d'avoir des idées adéquates pour ainsi faire en sorte que ce qui émane de nous soit entièrement de notre cause propre et ainsi augmenter notre puissance d'agir, être plus conformes à notre essence, persévérer dans l'exister.

### A/L'homme peut se libérer

Le fait d'être la propre cause de tout ce qui advient est ce qui rend l'homme libre pour SPINOZA. On comprend alors pourquoi pour être libre, il faut user de sa raison. La cause en est que c'est ce qui permet d'agir, c'est-à-dire d'être cause totale de ce qui émane de nous, et par suite de ne pas être affectés par les objets extérieurs. Mais comment la raison peut-elle faire ? La raison est la puissance de l'esprit, ainsi plus nous utilisons notre raison, plus nous agissons car nous formons des idées adéquates qui permettent que nous soyons cause totale de ce qui émane de nous. Quand nous agissons, nous formons des affects positifs. En conséquence, plus nous comprenons, plus nous agissons, plus nous formons des affects positifs. Plus nous formons d'affects positifs, plus nous avons de chances de contrarier les affects négatifs des passions parce qu'il n'y a que par un affect positif puissant que l'on peut contrarier les affects négatifs des passions. C'est ainsi qu'« un affect qui est une passion cesse d'être une passion sitôt que nous en formons une idée claire et distincte (c'est-à-dire adéquate) »<sup>36</sup>. Pour préciser un peu ce que cela donne concrètement, voici ce qu'il dit :

---

<sup>36</sup> *Eth.*, V, 3, p. 489

« La puissance de l'Esprit sur les affects consiste (I) dans la connaissance même des affects ; (II) en ce qui sépare les affects d'avec la pensée d'une cause extérieure, que nous imaginons confusément ; (III) dans le temps, grâce auquel les affections qui se rapportent à des choses que nous comprenons l'emportent sur celles qui se rapportent à des choses que nous concevons de manière confuse et mutilée. »<sup>37</sup> La raison, en comprenant les affects, peut faire qu'elle distingue ce qui émane de la chose extérieure et ce qui émane d'elle. Ainsi elle ne prend pas l'idée de son corps pour l'idée de son corps affecté par une cause extérieure. «Telle est donc la chose à quoi il faut avant tout s'appliquer, à connaître clairement et distinctement, autant que faire se peut, chacun de nos affects, afin qu'ainsi l'Esprit se trouve déterminé par l'affect à penser à ce qu'il perçoit clairement et distinctement, et en quoi il trouve pleine satisfaction ; et, par suite, que l'affect lui-même se trouve séparé de la pensée de la cause extérieure et joint à des pensées vraies »<sup>38</sup>.

## B/ La béatitude

Ainsi, il faut s'attacher à raisonner pour augmenter sa puissance d'agir pour être heureux, c'est-à-dire pour SPINOZA accéder à la béatitude. Mais il faut bien comprendre que la béatitude ne réside pas dans le fait que l'on contrarie ses affects, c'est la béatitude qui nous fait avoir la force de contrarier nos affects. Comme nous le dit cette belle formule : « la béatitude n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même, et ce n'est pas parce que nous contrarions les appétits lubriques que nous jouissons d'elle ; mais au contraire, c'est parce que nous jouissons d'elle que nous pouvons contrarier les appétits lubriques »<sup>39</sup>. La raison de cela en est que seul un affect contraire et plus fort qu'un autre affect peut contrarier ou supprimer celui-ci. Et donc pour contrarier un affect mauvais, il faut un affect positif et comme c'est en agissant que l'on peut avoir des affects positifs, c'est en agissant que l'on sera moins affecté par les affects négatifs. Et moins nous sommes affectés par des affects, plus nous pouvons agir. Nous entrons ainsi dans un cercle vertueux. Dès lors l'individu pour

---

<sup>37</sup> *Eth.*, V, 20, scol., p. 511

<sup>38</sup> *Eth.*, V, 4, scol., p. 491

<sup>39</sup> *Eth.*, V, 42, p. 539

être heureux n'a pas à se concentrer sur le fait de devoir éliminer les affects négatifs car c'est en visant la béatitude, c'est-à-dire dans la compréhension qu'il les éliminera. Par conséquent, « l'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie »<sup>40</sup>. Cependant pour accéder à la béatitude, il faut s'attacher à comprendre le plus possible selon le troisième genre de connaissance « dont le fondement est la connaissance même de Dieu »<sup>41</sup>. Pourquoi cela ? La connaissance du troisième genre consiste à unifier les choses qui émanent du monde c'est-à-dire ordonner et enchaîner les idées adéquates. Or plus on comprend les liens entre les choses qui émanent du monde, plus on se rapproche de l'essence de Dieu qui est un tout car enchaîner et ordonner les idées adéquates est former une totalité de connaissances qui regroupe les connaissances plus particulières que permet le deuxième genre de connaissance. La connaissance du troisième genre rend compte donc d'un niveau de compréhension supérieur au deuxième genre de connaissance et est plus propre à la béatitude car elle associe les affects positifs entre eux, créant un rempart d'affects qui s'auto-renforcent face aux affects négatifs qui contrarieront moins facilement le réseau de forces des affects positifs. Comment la béatitude, satisfaction la plus haute et intense, peut-elle être qualifiée de permanente ? L'esprit partage l'essence de Dieu (puisque'il est tout ce qui est) et peut donc être conçu comme éternel. L'esprit étant éternel, il peut concevoir ces idées adéquates dans la durée (ce qui se traduit par le fait que l'homme a une mémoire). Cela permet d'inscrire la joie dans l'éternité, c'est-à-dire d'être dans une joie constante, durable, impliquant un rempart aux affects négatifs, jusqu'à accéder à la béatitude. Ainsi « plus [...] chacun est fort dans ce genre de connaissance, mieux il est conscient de soi et de Dieu, c'est-à-dire plus il est parfait et bienheureux »<sup>42</sup>.

### **C/ Les hommes de raison vivent en communauté bienheureux**

La compréhension de Dieu est d'autant plus bénéfique à la béatitude qu'elle permet aux hommes de s'entraider mutuellement quand ils agissent par raison et donc de

---

<sup>40</sup> *Eth.*, IV, 67, p. 445

<sup>41</sup> *Eth.*, V, 20, scol., p. 513

<sup>42</sup> *Eth.*, V, 31, scol., p. 525

contribuer à rendre heureux les autres hommes. Effectivement, lorsque l'homme utilise sa raison, il augmente sa puissance d'agir. Et son essence est celle de la nature humaine. Donc si un homme agit par raison, il ne portera pas atteinte à autrui parce que ce serait comme porter atteinte à sa propre essence. Cela est absurde parce que rien dans notre essence ne nous pousse à nous détruire (pas seulement les hommes mais toutes les choses en tant qu'elles dérivent de Dieu). C'est ainsi que SPINOZA dit : « c'est en tant seulement qu'ils vivent sous la conduite de la raison, que les hommes nécessairement conviennent »<sup>43</sup>. Et c'est en cela que la béatitude peut perdurer chez les êtres humains.

## CONCLUSION

En conclusion, nous pouvons voir que SPINOZA est une des rares personnes à montrer que l'homme est digne d'être heureux. En effet il démontre que l'homme n'incarne pas naturellement le mal. Il est donc absurde de se punir soi-même en culpabilisant, en ruminant les souvenirs de nos fautes comme le voudrait par exemple la religion afin de se faire pardonner par un Dieu rationnellement improbable. Avec SPINOZA, on comprend que le but de notre existence est tout autre que de nous faire pardonner nos fautes. Le bien est relatif aux hommes, l'homme est donc le seul maître qui vaille pour savoir ce qui est bon. Il ne faut donc s'attacher qu'à ce qui est conforme à notre essence et cette dernière nous indique le but de notre existence, à savoir être heureux. Et c'est la raison qui va permettre de réaliser ce but. Or la raison nous prescrit de nous tourner vers le présent et l'avenir plutôt que vers les souvenirs du passé qui ne servent que dans la mesure où ils permettent d'envisager comment nous pourrions agir, autrement dit réfléchir sur la meilleure ligne de conduite face à de telles situations « affectives » et être heureux.

---

<sup>43</sup> *Eth.*, IV, 35, p. 389

## BIBLIOGRAPHIE

SPINOZA, *Éthique*, traduction Bernard Pautrat. Paris, Éditions du Seuil, 1988.

MISRAHI Robert, *Spinoza et le spinozisme*, Paris, Éditions Armand Colin. Collection Synthèse, numéro 5, 2000.

MISRAHI Robert, *Spinoza, un itinéraire du bonheur par la joie*, Paris, Éditions Jacques Grancher. Collection « ouverture », 1992.